

La venue du bouddhisme en Asie centrale

Gérard Fussman

Professeur au Collège de France

La conversion partielle des peuples de l'Asie centrale au bouddhisme est un événement dont on ne saurait surestimer l'importance. Plus de deux mille ans après l'établissement des premiers établissements bouddhistes au nord de l'Hindou-Kouch et du Karakoram, il est difficile d'imaginer sans anachronisme comment et pourquoi des populations appartenant à des mondes culturels et religieux nullement décadents adoptèrent une religion venue d'un pays qu'elles considéraient comme terre de conquête, qui plus est apportée par des moines errants faisant profession de pauvreté et probablement assez ignorants des mœurs, croyances et coutumes des pays où ils venaient s'établir.

Bien que l'islam soit aujourd'hui, et depuis plusieurs siècles, la religion de la très grande majorité des habitants de l'Asie centrale, on peut encore voir les conséquences du succès qu'eut, il y a vingt siècles, la prédication bouddhique dans ces territoires. En Ouzbékistan, au Turkménistan, au Tadjikistan et plus encore dans le Xinjiang chinois, les archéologues ont mis au jour depuis la fin du XIX^e siècle de très nombreux monuments dont la décoration, sculptée et peinte, peut encore se voir sur place, plus souvent encore dans les musées, nationaux et occidentaux. Ces témoignages architecturaux et picturaux, si beaux et impressionnants soient-ils, ne donnent qu'une idée imparfaite des bouleversements que le bouddhisme a introduits dans ces régions.

Une idéologie indienne

Il y eut des moines peintres ou sculpteurs. Mais les moines n'étaient pas des artistes errants. C'étaient des religieux, organisés en communautés très structurées dont ils introduisirent le modèle dans ces régions. Ils étaient porteurs d'une idéologie indienne tout à fait étrangère aux populations à qui ils prêchaient et qu'ils réussirent à partiellement imposer. Ils se référaient à des textes en langues indiennes dont la maîtrise supposait la connaissance des écritures indiennes, mais aussi des habitudes de penser indiennes, des concepts indiens, des vérités d'évidence indiennes. Ils apportaient en outre des techniques qui n'avaient rien de bouddhique, qui étaient panindiennes et qui allaient s'affronter aux techniques et cultures locales : techniques oratoires et de discussion, mais aussi techniques de rédaction, habitudes logiques, rituels, traités de mathématique, d'astronomie et d'astrologie, recettes de médecine, folklore... Surtout, ils devaient prêcher pour convaincre les gens des vérités du bouddhisme mais aussi pour vivre puisqu'ils dépendaient entièrement pour leur subsistance des dons des fidèles. Ils devaient donc s'exprimer dans la langue du pays où ils se trouvaient et traduire dans cette langue, à l'intention des laïcs et des catéchumènes, les textes indiens. Des langues auparavant sans écriture comme le khotanais ou le tokharien reçurent ainsi un alphabet indien, souvent adapté aux particularités non-indiennes de la langue. Le chinois n'emprunta pas l'alphabet indien, sauf à des fins semi-magiques avec l'alphabet siddham, mais il se constitua un style de traduction différent du chinois classique parce qu'il fallait

créer un vocabulaire nouveau et s'adapter aux modes narratifs et discursifs des textes indiens originaux. Les Chinois ne se contentèrent pas de traduire à partir des langues indiennes ou centrasiatiques de très nombreux textes indiens. Ils en composèrent d'autres dans ce même style, prétendument sortis de la bouche du Bouddha – nous les appelons « apocryphes » – ou transmettant l'enseignement des maîtres religieux bouddhistes chinois.

La prédication du Bouddha

Nous n'avons aucune raison de douter de l'existence du Bouddha. Dès le III^e siècle avant J.-C. une inscription d'Ashoka atteste que Lumbini, sur la frontière indo-népalaise mais dans ce territoire géographiquement et linguistiquement indien qu'est la plaine du Gange, était considéré comme le lieu de sa naissance. La date de celle-ci est actuellement fort discutée. Les savants occidentaux n'accordent guère de valeur aux traditions contradictoires des diverses écoles bouddhiques. Si l'on fait abstraction des détails et précisions chronologiques, on peut dire qu'un consensus se dessine parmi eux pour placer l'existence du Bouddha, censé avoir vécu quatre-vingts ans, dans le courant du Ve siècle avant J.-C. Croire aveuglément à ce que disent plusieurs siècles après cette date les premiers textes indiens traitant de sa biographie serait faire preuve de beaucoup de naïveté. Mais l'étude philologique et la comparaison permettent de dégager des textes un noyau ancien qui pourrait correspondre à ce que fut la prédication du Bouddha.

Celui-ci était un Indien. Il parlait une langue indo-aryenne apparentée au sanskrit. Sa culture et les croyances de ses parents appartenaient manifestement au monde que nous laissent entrevoir les Vedas et les Upanishads. La plupart des personnages que ses biographes lui font rencontrer appartenaient aussi à ce monde. Pour comprendre la prédication bouddhique, il faut recréer par l'imagination le milieu où vécut le Bouddha, les plaines de la vallée du Gange de Shravasti, près d'Ayodhya, à Pataliputra, la moderne Patna, avec une prédominance de terroirs situés sur la rive gauche du fleuve. Au Ve siècle avant notre ère, ces territoires étaient relativement peu peuplés. La forêt était omniprésente. La population vivait dans des villages mais de très grandes agglomérations étaient en voie de constitution. Les formations tribales cédaient peu à peu la place à des royaumes dont la tendance était de s'étendre par la guerre aux dépens de leurs voisins. La vie religieuse de la majeure partie de la population, urbaine et villageoise, était marquée par la célébration de rites védiques et brahmaniques, quotidiens ou exceptionnels, comme les grands sacrifices védiques. Deux concepts s'étaient imposés comme des vérités d'évidence : la vie ici-bas est souffrance ; l'individu ne meurt pas, il renaît sans cesse (*samsara*) dans des existences modelées par la trace de ses actes passés (*karma*). Sur ces deux concepts, purement et exclusivement indiens, le Bouddha bâtit son système qui consiste à échapper au système des renaissances, donc à la souffrance, par la purification de l'existence et de la pensée, par la production d'actes exclusivement bons ou neutres, à l'aide de règles fixées par le Bouddha et d'une organisation communautaire de moines célibataires, le *samgha*.

Sur ces bases familières à tout Indien, la prédication bouddhique connut rapidement le succès. Au III^e siècle avant J.-C., sous le grand empereur Ashoka, lui-même bouddhiste convaincu, le bouddhisme avait des adhérents à peu près sur toute la surface du sous-continent indien, de Taxila, l'actuelle Islamabad, à Shri Lanka (Ceylan). Ce qui veut dire qu'il y avait sur toute la surface du sous-continent des laïcs qui donnaient des aumônes aux moines, leur permettant de subsister lorsque le climat était sec et de s'abriter dans ce qui allait devenir des monastères permanents, l'été, lorsque les inondations résultant des pluies de mousson empêchent tout voyage dans la plaine du Gange.

Au-delà de l'Hindou Kouch, vers le Xinjiang

Mais les concepts du bouddhisme, au nord de Taxila et plus encore au nord de l'Hindou-Kouch et du Karakoram, n'avaient rien qui allât de soi. On était là dans un autre monde, de montagnes, de déserts et d'oasis, que les pluies de mousson n'atteignent pas ou fort peu. Les mentalités n'y avaient pas été façonnées par le Veda, ni par les ascètes errants et continents croyant au *samsara* et au *karma*, qui ont profondément influencé les croyances indiennes. Le célibat et la continence n'y passaient pas pour les conditions nécessaires à l'obtention du salut. Les ascètes mendiants n'y

étaient pas considérés comme de saints hommes en puissance à qui il était méritoire de faire l'aumône. Le juste pouvait après sa mort vivre dans un paradis aux délices fort humains. Nous ne connaissons pas très bien les religions prébouddhiques du Xinjiang. Mais la Bactriane était fortement marquée de mazdéisme, religion très structurée, pratiquée par de grandes dynasties – les Achéménides, les Kouchans, les Sassanides – et qui en Iran résista fort bien à l'impact du bouddhisme. Malgré ces conditions défavorables, le bouddhisme réussit à s'implanter au-delà de l'Hindou-Kouch et à y avoir assez d'adhérents et de monastères pour permettre la transmission de ses textes et doctrines vers le Xinjiang et de là vers la Chine et le Japon. Ce serait une erreur de croire que le bouddhisme a été introduit en Asie orientale via le Xinjiang seulement : des moines et prédicateurs ont aussi pénétré en Chine venant du sud, par la voie de mer. Mais il est incontestable que la transmission du bouddhisme d'Inde en Chine se fit principalement par les routes et les oasis du Xinjiang.

Sous la protection des chefs de clans iraniens

Il est généralement enseigné que le bouddhisme s'est développé le long des voies du commerce caravanier, profitant de la protection et des dons des voyageurs en quête de protection surnaturelle. C'est effectivement l'impression qui ressort de la lecture de très nombreux récits légendaires où l'on voit des commerçants rendre hommage au Bouddha et protéger la communauté. Mais les témoignages architecturaux, épigraphiques et numismatiques montrent aussi l'importance que le soutien de dirigeants politiques eut pour le développement et l'expansion du bouddhisme.

Autant qu'on puisse en juger aujourd'hui, le bouddhisme ne devint pas une religion majeure de l'Inde du nord-ouest (en gros l'actuel Pakistan) avant le Ier siècle avant notre ère. Bien que le souverain indo-grec Ménandre (IIe siècle avant J.-C.) soit le héros d'un traité bouddhique qui connut beaucoup de succès, *Les Questions Posées par Ménandre*, et qu'une inscription bouddhique soit datée de son règne, il ne semble pas que les conquérants grecs et irano-grecs de l'Inde se soient laissés convertir au bouddhisme. À partir des années 50 avant J.-C. les témoignages épigraphiques se multiplient. La création de l'image du Bouddha se fait aux environs de notre ère, à une époque où le Gandhara, la région de Peshawar, est sous le contrôle de tribus iraniennes sakas – des Scythes d'Asie centrale – dont l'un des souverains, Azès I, est probablement à l'origine d'une ère indienne aujourd'hui encore très utilisée, l'ère vikrama qui commence en 58/57 avant J.-C. Ses monnaies ne montrent aucun symbole clairement et indubitablement bouddhique. À partir de la fin du règne d'Azès I les dédicaces bouddhiques se multiplient dans la région de Hadda (l'actuel Afghanistan), dans le Gandhara et dans la vallée du Swat. Elles font toujours référence au pouvoir politique en place, ce qui implique qu'elles bénéficient de son approbation. Elles émanent en général de personnages aux noms indiens – de type : Ramaka – dont on suspecte parfois qu'ils sont d'origine non-indienne. Les donateurs ne sont jamais identifiés comme commerçants. Ceux dont rien de précis n'est dit apparaissent plutôt avoir été de grands propriétaires fonciers. D'autres sont des roitelets locaux, des *raja*, l'équivalent des actuels chefs de tribus ou de clans pashtos. Ils installent dans leur petit royaume des stupas contenant des reliques du Bouddha qui jouent clairement le rôle de protecteurs du royaume et de la dynastie. Au Ier et au IIe siècle après J.-C. les donations se multiplient sous le patronage d'une autre dynastie, celle des Kouchans, dont le plus grand souverain, Kanishka, devint très tôt le sujet de légendes bouddhiques le présentant comme un des grands protecteurs de la religion. En réalité aucun empereur kouchan ne fut bouddhiste. Wima Kadphisès était shivaïte, Kanishka mazdéen, Vasudeva vishnouite. Mais tous les empereurs kouchans accordèrent au bouddhisme la même protection qu'aux autres religions indigènes de leur empire. Les donations émanent de hauts fonctionnaires, d'individus dont la profession n'est pas indiquée, d'associations locales, de moines également. Rien n'indique que les commerçants et artisans aient été particulièrement généreux. C'est vers cette époque, probablement guère avant le Ier siècle de notre ère, que le bouddhisme passe l'Hindou-Kouch. Les premiers transmetteurs de textes indiens vers le Xinjiang et la Chine continentale, des moines iraniens apparemment venus de Bactriane, vivaient aux alentours de notre ère. Mais on n'a aucun témoignage archéologique sûr datant de cette période. Les édifices mis au jour datent au plus tôt du IIe siècle après J.-C. La plupart sont plus tardifs encore. Mais l'exploration de la Bactriane afghane en est restée aux balbutiements et des prospections bien

conduites pourraient montrer une implantation plus ancienne et plus dense des établissements bouddhiques.

Témoignages archéologiques

L'Inde du nord-ouest a toujours été en contact avec l'Iran. Elle a été un temps englobée dans l'Empire achéménide, elle a appartenu aux royaumes indo-grecs. Destructeurs et héritiers de ceux-ci, Sakas et Kouchans établissent aussi des formations politiques s'étendant de l'Ouzbékistan à l'Inde centrale et parfois font des incursions dans le Xinjiang ou y exercent leur suzeraineté. Les contacts entre l'Iran centrasiatique et l'Inde sont donc intenses. Les routes sont connues, apparemment sûres et jalonnées d'abris. Ce sont elles qu'empruntèrent les prédicateurs du bouddhisme, accompagnant un potentat ayant des relations ou des possessions des deux côtés de l'Hindou-Kouch ou bénéficiant de sa protection, et profitant certainement des donations intéressées des marchands. Car cette époque est aussi celle du début du commerce au long cours entre la Méditerranée, l'Inde et la Chine. En témoignent les objets trouvés dans les fouilles de Taxila (près de l'actuelle Islamabad au Pakistan) et dans les fouilles de Begram en Afghanistan, ces derniers en partie conservés au musée Guimet. La prédication fut facilitée par le multilinguisme d'une partie de la population et les similitudes encore assez fortes entre langues moyen-iraniennes – bactrien, sogdien... – et langues moyen-indiennes comme le gandhari.

L'archéologie permet de suivre le cheminement de la prédication car le bouddhisme ne se conçoit pas sans monastère, de plan très simple et facilement identifiable, et les monastères comportent tous un ou plusieurs stupas, sortes de tours dont les ruines se repèrent aisément. Dès le I^{er} siècle de notre ère, les monuments sont nombreux dans la région de Hadda et de Begram. On peut en supposer l'existence dès la fin du I^{er} siècle dans la région de Bactres et, au-delà de l'Amou-Daria (l'antique Oxus), autour de Termez. C'est de ces régions que proviennent les premiers traducteurs de textes bouddhiques en chinois. Quelques édifices du Xinjiang, comme Miran, remontent aussi à cette époque. Le bouddhisme apparaît ainsi suivre la route des caravanes, ce que A. Foucher appelait la Vieille Route de l'Inde de Bactres à Taxila. En fait, ce sont les archéologues qui ont suivi cette route : en dehors de son parcours l'Afghanistan est peu exploré ; les établissements bouddhiques y furent probablement plus nombreux que nous le pensons. Par ailleurs, la grande période de l'expansion du bouddhisme se place plus tard, entre les III^e et VII^e siècles après J.-C. C'est de cette époque que datent la plupart des ruines que l'on voit à Bamiyan, à Bactres, à Qunduz, à Termez, en Sogdiane et dans le Xinjiang.

L'indianisation de la haute vallée de l'Indus

Le détour afghan ne fut pas la seule voie empruntée par les prédicateurs bouddhiques. Les recherches menées depuis 1979 dans la région de Gilgit, dans la vallée du haut-Indus au Pakistan, essentiellement par les archéologues allemands, ont montré que cette voie, plus courte mais longtemps considérée comme impraticable, vit passer des centaines d'Indiens du I^{er} au VII^e siècles. On peut encore voir les inscriptions et dessins qu'ils ont laissés le long de ce qui s'appelle aujourd'hui la Karakoram Highway. Il y avait parmi eux des moines, mais la plupart étaient des commerçants ou des artisans, des peintres, des sculpteurs, des brahmanes même, en quête de travail dans les petits royaumes indianisés de l'Himalaya et au Xinjiang. Beaucoup étaient bouddhistes, beaucoup étaient hindous. On a là les traces visibles d'un mouvement d'émigration indien, surtout intense aux IV^e-VII^e siècles, qui explique l'indianisation des vallées sauvages de la région de Gilgit et la constitution dans le Xinjiang, dès le I^{er} siècle après J.-C., d'un « État » de langue partiellement indienne, le royaume de Niya. C'est la route qu'empruntèrent de très nombreux moines cachemiriens ou d'origine cachemirienne. Le plus célèbre d'entre eux est Kumarajiva qui traduisit un très grand nombre de textes indiens en chinois et peut être considéré comme l'initiateur du style bouddhique de la langue chinoise.

On s'aperçoit ainsi qu'hier comme aujourd'hui la difficulté des routes n'était pas un obstacle pour des émigrants motivés par la foi religieuse, plus souvent peut-être par la nécessité de gagner leur vie ou d'échapper aux invasions qui désolaient périodiquement l'Inde du Nord. Au fil des ans, très progressivement, se constituèrent, grâce à eux, des ensembles monastiques, souvent décorés de

peintures et de sculptures, que les visiteurs découvrent aujourd'hui à Bamiyan, Kizil ou Turfan, et qui sont à l'origine des monastères et ensembles de grottes que l'on voit de la Chine au Japon, de Dunhuang à Nara.

Gérard Fussman

Décembre 2003

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

Bibliographie



L'Asie centrale, histoire et civilisation
Sous la direction de L. Hambis
Imprimerie Nationale, Paris, 1977



The Buddhist conquest of China
Brill, Leyde, 1959



Pour une histoire de la Sérinde
Xavier Tremblay
*Verlag der Österreichischen Akademie des
Wissenschaften, vienne, 2001*